

Dans la poursuite de l'article 1, j'aimerais me concentrer sur l'approche à ce sujet de Simone Weil, elle qui entrevit, cet espace laissé libre en nous, comme une concession d'ordre divin, afin que nous détenions en nous le territoire voulu pour nous constituer.

Évidemment si cette lecture de ce manque en nous qui nous distingue vous convainc, ces notions de bien et de mal qui nous sont chères, gagnent par répercussion en prépondérance.

Cette position alors laissée libre en nous, exigeant des paramètres, associée à une certaine liberté de choix, pour parvenir, autant que faire se peut, à décider de notre personnalité.

Le génie de l'Église en particulier, comme des religions en général, fut de concevoir un élément, sous forme d'entité, susceptible de transformer ce déficit d'être qui nous habite, en une présence spécifique, susceptible avant tout de ne pas rajouter à cette perception trop aiguë que nous détenons de notre ultime souffle, celle d'un vide après vie, plus vide encore que redouté, pour être la continuité de celui nous occupant de notre vivant.

D'ailleurs ce que je sous-entends décrit cette omniprésence défendue, cet état étant très exactement

la représentation de ce qui est sans être là, correspondant à un voile posé sur une absence et ne sachant que dissimuler l'absence en question, sans réussir par son intervention à faire de cette absence-là, une présence à part entière.

Dit autrement, vous pouvez pour vous protéger habiller ce vide en vous et nous n'avons de cesse, nous autres modernes de céder à ce recours, non seulement ce vide-là ne se fera pas moins vide qu'il est, mais à votre perception, exploitera vos manœuvres pour le contrer, pour se faire plus vide encore, pour ne pas pouvoir ne pas savoir que ces rafistolages, ne changent en définitive rien à notre condition.

D'ailleurs cette lecture de ce manque qui nous occupe nous dépeint très exactement nous autres, femmes et hommes de ce début de vingt et unième siècle, nous qui revêtons avec obstination mille costumes, pour non seulement ne pas avoir à pâtir de ces résonances produites par ce vide en nous, mais pour perdre de lui, au sein de notre esprit, ces moindres traces susceptibles de nous rappeler en nous, sa présence paradoxale, nous conduisant pour obtenir gain de cause à ce propos, à ne plus seulement fuir le vide qu'il est, mais à nous fuir nous, comme représentants inéluctables de ce vide-là.

Ce que je vais prétendre est le fruit de longues conversations avec quelques prêtres, au fil de ces deux décennies où il me fut donné de les fréquenter.

L'existence de Dieu, formulée autrement, n'est pas voulue, intellectualisée comme il se doit, explicitement existante, l'existence de Dieu est un appel provenant de nous et voulu pour nous, nous sommant d'exploiter cette absence qui nous habite pour mieux la canaliser, afin qu'elle ne franchisse jamais les limites de notre être et ne se répande à sa manière dans le monde.

Cette fois on dira de moi que j'ai perdu la raison, un philosophe digne de ce nom ne doit pas s'abandonner à de telles spéculations, mais regardez simplement ce qui émane à présent de nous sur un plan pratique, par cette maîtrise en l'occurrence délaissée, ce vide en nous fait le vide dorénavant en dehors de nous.

Bien sûr l'on peut dire de Dieu, qu'il ne fut qu'une absence aux dimensions particulières capables d'englober cette absence d'ordre ontologique en nous.

Dit autrement, ce vide à caractère divin, savait, même de façon rafistolée tenir cet autre vide en nous en respect, en le maintenant à sa place.

Dieu écarté, nous nous sommes sentis capables de canaliser à sa place ce même vide, qui inversa ce processus, si la présence de Dieu le faisait plus absence, ce vide-là non contenu, allait devenir par notre intermédiaire une fausse présence, extériorisée, sachant à sa manière dissoudre ce qui et en commençant par le faire de ce qui ne saurait être.